

VINGT-QUATRE HEURES AVEC MARCEL OUIMET

par Jean-Paul Moreau

M. Moreau, Secrétaire de langue française de la Société canadienne d'histoire orale, est agent de recherches en archives sonores aux Archives publiques du Canada.

L'article que nous vous présentons retrace par étapes et d'une façon globale, un peu à la manière d'une synthèse historique, une expérience vécue par le biais de l'histoire orale et de la biographie radiophonique. Il s'agit d'une série de onze entrevues que nous avons menées auprès de M. Marcel Ouimet, personnalité importante du monde de la radio au Canada. Notre approche se fera en trois temps : un exposé de ce qui a précédé l'enregistrement de ces entrevues; une biographie de M. Ouimet ainsi qu'un historique de la radio au Canada et de Radio-Canada rapportée par Marcel Ouimet lui-même; enfin, une courte analyse du déroulement des interviews nous permettra de jeter un regard sur l'avenir d'une telle entreprise. Nous avons intentionnellement donné à ce texte découlant du vécu, un caractère personnel. Nous osons croire que le lecteur ne verra point là de prétention de notre part mais plutôt un souci de rendre le plus fidèlement possible ces entrevues telles qu'elles furent vécues. Un souci d'implication et de participation est à la base de la création de ces documents historiques.

C'est à la suite du lancement, en automne 1975, du livre de A.E. Powley Broadcast from the Front¹ que l'idée d'interviewer un des pionniers de la radio-diffusion canadienne naquit. Présent à cette occasion au Musée de la Guerre à Ottawa et vivement intéressé par la radiophonie de ce temps de guerre que nous venions à peine d'explorer,² nous avons pris part de façon discrète aux discussions de ces "gens de métier". Un accueil chaleureux fut réservé aux pionniers de la radio et c'est dans le cadre de ces retrouvailles que nous avons pour la première fois rencontré M. Ouimet qui occupait encore le poste de Vice-président aux Programmes spéciaux de la Société Radio-Canada. Quelques mois plus tard, soit le 2 novembre 1975, il devait prendre sa retraite après une carrière bien remplie à la Société d'État. Il avait en effet consacré trente-six années de sa vie à la radio-diffusion canadienne (1939-1975). C'est au cours de ce premier échange que l'idée et le contenu de ces interviews se précisèrent. Nous parlions de sa vie, de la guerre, de Radio-Canada, de ses souvenirs et ce d'une façon très détendue, très personnelle. Cet échange ouvrit la voie à une compréhension et à une sympathie réciproque qui ne firent que croître et se renforcer avec le temps.

Nous aurions alors pu proposer à M. Ouimet de se prêter à une interview mais deux raisons nous retinrent : d'abord, il nous fallait acquérir un bagage de connaissances et des points de repère suffisants. Par ailleurs, une carrière si riche ne pouvait certes faire l'objet d'un nombre limité d'interviews qui auraient traitées les sujets discutés d'une façon beaucoup trop superficielle. C'est ainsi que nous avons jugé à propos de remettre à un moment plus opportun la réalisation de ces entrevues.

Dès le début donc, les dimensions émotives et réelles se juxtaposaient. Non seulement devions-nous rechercher des circonstances propices aux interviews mais encore était-il nécessaire qu'après une rencontre aussi fructueuse, nous nous dégagions suffisamment de celle-ci et prenions le recul du temps afin que les interviews projetées rassemblent à la fois les qualités de documents historiques et de documents humains, caractéristiques qui à notre avis sont à la base de l'histoire orale.

En conséquence, une année ou presque s'écoula avant que nous ne décidions de réaborder la question (novembre 1975 à octobre 1976). Durant ce laps de temps, nous avons eu l'un et l'autre l'occasion de nous préparer à ces interviews. Ainsi pour sa part Marcel Ouimet, comme il nous le soulignera lors de notre premier entretien, au terme de sa carrière, remit de l'ordre dans sa riche documentation personnelle, projetant alors d'écrire ses mémoires. De ce fait, il s'offrait l'occasion de réfléchir à ces trente-six années, de se dégager du journalier, de lire et de se reposer. Pour notre part, nous avons pu rassembler une documentation diversifiée soulignant autant les multiples évolutions de la radio-diffusion canadienne que l'apport de Marcel Ouimet à celle-ci. Faut-il préciser que notre travail dans les archives sonores, des acquisitions réalisées à la Société d'État pour le compte des Archives publiques du Canada, celles-ci demandant des recherches approfondies sur la radio-diffusion canadienne ainsi que de nombreuses lectures³ s'y rapportant, nous furent d'un apport précieux.

Par ailleurs, une expérience acquise comme intervieweur à la Société historique de l'Ouest du Québec, nous a permis de développer et de mettre à l'épreuve notre approche de l'interview, de percevoir les interviewés dans leur réalité et dans leur dimension imaginaire. Parallèlement, notre travail d'écoute des enregistrements sonores au Service des archives sonores des Archives publiques du Canada a contribué à approfondir notre perception des ambiances et à comprendre les réactions des autres (et les nôtres) face à tel événement, dans une situation donnée. Ce dernier élément qui consiste à analyser et à composer avec les mécanismes régissant toutes relations humaines, nous a permis de nous situer dans le cadre d'une interview, de connaître nos limites afin de remplir de façon mesurée le rôle d'intervieweur.

C'est durant cette longue préparation, qu'il n'est malheureusement pas toujours possible d'entreprendre et à laquelle il faut pouvoir mettre un terme, que nous avons appris à connaître M. Ouimet et ce tant du point de vue de sa pensée et de ses opinions que du point de vue biographique. Quel était le milieu où il oeuvrait? Quelles furent ses différentes fonctions et ses diverses réalisations? Autant d'aspects qui lors de notre première rencontre n'apparurent point évidents mais dont la connaissance nous sembla primordiale pour créer un document le plus consistant possible et également pour être en mesure de soutenir le rythme et l'intérêt de l'interview.

Nous avons soulevé antérieurement une des raisons qui motivent une telle préparation. Permettez-nous ici d'en apporter quelques autres qui la justifient. Celle-ci répond à notre avis à un besoin d'acuité historique que l'interviewé ne possède pas toujours. La mémoire, ne le répète-t-on souvent, est une faculté qui oublie ... Une autre raison consiste à pouvoir suivre le cheminement personnel de l'interviewé, cheminement qui n'est pas toujours chronologique et qui implique chez l'intervieweur la capacité de faire des liens, de donner des points de repère et de graduer la marche de l'interview. Disons ici qu'il ne s'agit pas de donner

une orientation à une entrevue mais plutôt de donner une certaine structure au dialogue. Une dernière raison qui nous est apparue majeure dès le début de cette série est la mise en confiance de l'interviewé. Nous croyons en effet, pour en avoir fait l'expérience, qu'une connaissance suffisante de l'interviewé, de sa vie, de sa pensée et de son oeuvre permet une mise en confiance réciproque. Ceci se conçoit aisément puisque l'interviewé peut situer et mesurer son interlocuteur et que l'un comme l'autre possèdent les mêmes points de repère pour mener à terme la création de ce document original. En conclusion, ce recul non seulement était-il nécessaire mais encore fut-il très profitable à tous points de vue.

Nous avons mis un terme à notre préparation dès le début d'octobre 1976. A ce moment, nous sommes entrés en communication avec M. Ouimet afin de lui proposer le projet et d'en discuter avec lui. Une rencontre à son domicile nous donna l'occasion de nous mettre au même diapason et d'élaborer le plan concret des interviews. Nous en avons déterminées onze couvrant de façon générale les périodes marquantes de sa vie, de sa carrière; de l'histoire de la radio au Canada et de l'histoire de Radio-Canada.

Marcel Ouimet est né à Montréal le 9 janvier 1915 de Paul Ouimet, journaliste, et de Marguerite Desmarteaux. Il est le petit-fils de Gédéon Ouimet, l'ancien Premier Ministre de la Province de Québec. Alors qu'il n'a que trois mois, son père quitte la Métropole et Le Devoir d'Henri Bourassa pour se joindre à une compagnie financière d'Ottawa. C'est dans la Capitale qu'il passera toute sa jeunesse et une bonne partie de sa vie. Ayant fait ses études primaires et secondaires, il entre à l'Université d'Ottawa où il s'oriente vers les langues. Il y reçut selon ses propos, un enseignement excellent où l'on prônait une vaste culture générale et non les cours à options comme il se fait aujourd'hui. Il devient bachelier ès Arts en 1934. Poursuivant, M. Ouimet nous rappelle l'atmosphère et l'ambiance qui régnait chez ses parents et dans le quartier de la Côte de Sable à Ottawa en ces années d'après la crise. Il ne manque pas de nous parler de la situation des francophones en Ontario, des conséquences du Règlement 17 et nous expose ses vues sur cette question toujours d'actualité :

"...J'étais dans un voisinage...très bilingue et très biculturel... Il reste que le bilinguisme et le biculturalisme étaient dans le temps comme aujourd'hui plus le fait des Canadiens-français que des Canadiens de langue anglaise. En d'autres mots, on n'avait pas à nous forcer nous à apprendre l'anglais. D'ailleurs, on ne m'a jamais forcé moi à le faire. J'ai toujours considéré que la langue anglaise et la culture anglaise sont extrêmement valables. J'ai toujours considéré que comme Canadien-français bilingue, j'étais supérieur (culturellement supérieur) à un Canadien unilingue. En effet, je peux aller voir une pièce de Racine ou de Sakespeare et apprécier l'une et l'autre; je peux écouter la radio et la télévision anglophone et francophone; lire dans les deux langues. C'est un avantage absolument remarquable... Mon expérience me dit qu'un homme qui parle deux langues universelles, cet homme-là en vaut un et demi certainement... Le bilinguisme est tout à fait valable pourvu qu'on sache l'utiliser... J'ai été élevé (à l'école) dans une ambiance nationaliste que je ne retrouvais pas à la maison où mon père ne tolérait pas que l'on parle anglais..."⁴

Par la suite, M. Ouimet raconte son entrée et ses débuts comme journaliste au journal Le Droit alors sous la direction d'Edmond Cloutier. Il y couvre d'abord "les chiens écrasés" pour ensuite s'attacher à quelques procès importants de l'histoire judiciaire canadienne comme celui de Dorothy Palmer (1933) relatif à l'utilisation de certains moyens anticonceptionnels dits illégaux.

C'est à cette époque qu'il rencontre pour la première fois des personnalités canadiennes telles Ernest Lapointe et W.L. Mackenzie King dont il nous parlera longuement. L'idée maintenant répandue mais non encore vérifiée d'un King mystique est ramenée encore une fois sur le plateau... Ces deux personnages le mènent inévitablement à nous parler de la crise de la conscription :

"Je me souviens d'avoir eu une interview avec le général Crerar...et de lui dire : comment se fait-il que l'on fasse tant de tapage ici! Ne nous battons-nous point pour la même cause?..."⁵

Après nous avoir parlé de l'Outaouais, d'Ernest Lapointe, du théâtre et de la musique, il aborde la question du journalisme. Celui-ci avec la question de la langue et l'histoire de la guerre sont les thèmes favoris de Marcel Ouimet. Comparant le journalisme d'hier et d'aujourd'hui, il nous déclare :

"Je n'ai absolument rien contre le fait d'informer les gens le plus possible; je suis pour la liberté de l'information. Mais je ne suis pas de ceux qui acceptent que les gens soient mal informés. Aujourd'hui, on cherche la faculté de déformer les faits. (Question : A quelles fins pensez-vous?)... Pour des fins politiques et pour d'autres. Il peut y avoir de multiples raisons..."⁶

Enfin, cette première entrevue nous laisse voir Marcel Ouimet faire ses premières armes comme journaliste radiophonique au poste CKCH de Hull, propriété du journal Le Droit.

La deuxième interview s'élabore autour de trois événements marquants de la carrière de Marcel Ouimet. C'est en premier lieu, son entrée à Radio-Canada :

"Cela a été un hasard dans une certaine mesure. Beudet (Jean-Marie Beudet, directeur du réseau français de Radio-Canada) se trouvait à Ottawa... Un jour, il a syntonisé la radio (CKCH) et il a entendu le jeune homme que j'étais. J'ai dû lui faire assez bonne impression puisqu'il m'a téléphoné le lendemain et m'a offert d'entrer à Radio-Canada parce qu'à ce moment-là on engageait du personnel pour la visite royale de 1939. Je suis donc entré à Radio-Canada le 14 avril 1939 pour en ressortir le 4 novembre 1975 après 36 ans. J'ai passé dans le temps comme tout le monde une audition...et on m'a offert d'entrer à la Société Radio-Canada comme annonceur bilingue parce que tous les annonceurs canadiens-français devaient être bilingues...au salaire mirobolant de \$25.00 par semaine..."⁷

En ce qui concerne la visite royale de 1939 pour laquelle nous dit-il, il remplaçait ceux qui ne pouvaient faire la description le long du parcours royal, M. Ouimet ne peut s'empêcher de dresser un portrait de Louis Francoeur qui était :

"...un des collaborateurs les plus chevronnés de la Société. Tous ceux d'entre nous...se rappellent très bien ses émissions "La Situation ce soir". C'était un homme très connu... Il avait été à La Patrie...et avait fait de

la politique (candidat à la mairie de Montréal). Francoeur parlait et écrivait couramment le français et l'anglais évidemment. Il parlait et comprenait l'allemand. C'était un grand homme..."⁸

Ce fut nous rapporte-t-il également tout un défi pour la Société à l'époque que de couvrir un tel événement... "Autant un défi technique que financier et surtout d'organisation..."⁹ Déjà à cette époque de la radiophonie canadienne grandement monopolisée par Radio-Canada, "...Ottawa, dans le cadre du réseau français, servait de tremplin vers le centre qu'était et que demeure Montréal..."¹⁰

Le troisième événement est la guerre qui permit, faute de combattants (puisque tous les employés du Service des nouvelles de Radio-Canada étaient des pigistes et non des permanents), à M. Ouimet d'être chargé par Augustin Frigon d'organiser le Service. C'est ainsi que Marcel Ouimet engagea nous dit-il, une équipe de journalistes permanents parmi lesquels l'on compte dès les premières heures d'existence du Service les Paul Barette, Benoit Lafleur, Jean St-Georges. Il équipe le Service de téléscripteurs qu'alimentaient par leurs bulletins de nouvelles, la Canadian Press, la British Broadcasting Corporation et la United Press. "...On s'est modelé autant que possible sur eux..."¹¹

Cet entretien nous livre les débuts outre-mer des premiers reporters de guerre de la Société, divers aspects de la propagande de guerre et voilà que nous nous transportons en Sicile. Nous sommes le 3 septembre 1943 et Marcel Ouimet fait parvenir au Canada pour fin de diffusion son premier reportage de guerre.

"Ici Marcel Ouimet qui vous parle de Catane en Sicile. Les soldats canadiens du Royal 22e régiment ont refait leur cadre afin de participer à la deuxième campagne. En attendant la deuxième phase des opérations, il ne leur reste qu'à se livrer à des excursions dans les villages voisins de leurs quartiers..."¹²

M. Ouimet, lors de notre troisième discussion raconte comment il en est arrivé là :

"J'ai été envoyé par la direction générale de Radio-Canada en 1943 avec deux collègues Benoit Lafleur et Paul Barette... Quand on m'a demandé d'aller outre-mer, on m'avait dit de me trouver deux collaborateurs...et comme j'étais chef du Service (des nouvelles), je me les suis adjoints... Une fois à Londres nous nous sommes entraînés à parler au micro... Ils étaient prêts à y aller... Paul faisait surtout le travail du côté de Londres. Lafleur à Alger et moi-même, j'ai commencé en Sicile et poursuivi en Italie pour m'en aller ensuite en 1944, suivre le débarquement et la campagne du Nord-ouest de l'Europe..."¹³

Marcel Ouimet développe cette période de la guerre 1939-1945, d'une façon très détaillée dans quatre entretiens. Il nous avoue d'ailleurs que cette période d'aventures, de hardiesse, parfois empreinte de témérité, fut une des périodes sinon le moment où il a le plus goûté à l'existence malgré les dangers encourus. Nous ne pouvons malheureusement rapporter ici tout ce qui fut dit sur le sujet, mais en extrayant certains passages du discours de Marcel Ouimet, nous pensons pouvoir vous donner un aperçu de la richesse de ces entretiens tout en sachant très bien que nous ne rendons justice qu'imparfaitement à notre interviewé.

Ainsi, par exemple, M. Ouimet nous décrit avec maintes précisions l'équipement technique dont il disposait pour enregistrer ses reportages :

"... Quand je suis arrivé en Angleterre et plus tard en Sicile et en Italie, ce que nous avons comme appareil portatif, ce que nous appellions un appareil portatif, était en fait un appareil de marque Presto pesant dans les 40 livres. C'était comme une table tournante fonctionnant à l'électricité et sur laquelle on pouvait graver des disques à 33 1/3 tours. On pouvait ainsi graver davantage qu'avec la vitesse de 78 tours. Il était portatif en autant que vous le transportiez dans une jeep... Il fallait 5 ou 6 accumulateurs pour le faire fonctionner... Vers la fin de la guerre nous avons eu un appareil d'enregistrement sur fil de métal mais il offrait de nombreux inconvénients. Il était plus portatif que le Presto mais il était difficile de corriger les erreurs et de faire l'édition (montage)... Le rôle du technicien (qui nous accompagnait nous les correspondants) était d'abord d'établir le niveau du son et la vitesse de la gravure. S'il ne l'avait pas fait, mes reportages auraient été enregistrés avec une voix de falsetto... C'est d'ailleurs arrivé une fois ou deux... Les microphones n'étaient pas comme le bouton que vous portez de nos jours, ils pesaient d'un à deux kilos à eux seuls..."¹⁴ .

Passant en revue l'information et la censure du temps de guerre, la collaboration entre les diverses radios alliées, la participation canadienne à la guerre, M. Ouimet nous livre l'anecdote suivante :

"...Les Allemands avaient laissé leurs tranchées (à Carpiquet). Elles étaient très bien construites...et nous nous étions réfugiés dans l'une d'entre elles et nous (Marcel Ouimet et Matthew Halton) décrivions la bataille qui se déroulait sous nos yeux. A un moment donné nous avons décidé de sortir de la tranchée pour jeter un coup d'oeil sur le champ de bataille. La soupe étant devenue tellement chaude, étant sorti le premier, j'ai bondi dans la tranchée les pieds les premiers et suis tombé sur l'abdomen de Halton ce qui lui a fait dire qu'il avait été frappé par tous ses amis moi y compris...nous en avons beaucoup ri mais sur le coup ce fut moins drôle..."¹⁵ .

Par la suite, nous dressant les portraits de militaires réputés, il nous rapporte les paroles du général George Patton à l'endroit du général Dwight D. Eisenhower, son chef d'état major. Ayant besoin de carburant pour ses blindés, Patton ajouta : "Get off your ass, send me more gaz and I'll be in Berlin in ten days..."¹⁶ Évidemment M. Ouimet nous fait revivre presque pas à pas les batailles que lui et les soldats canadiens dont il suivait de près les mouvements, ont vécues. Que l'on se rappelle de Taormina, d'Ortona et de la Ligne Hitler en Italie ou encore de Falaise, Caen et le Zuiderzee. Nous avons pu ainsi suivre le déroulement des événements par une des personnalités qui en a été témoin, événements que l'on peut confronter avec d'autres sources archivistiques et historiques.¹⁷ Finalement de la même façon que Marcel Ouimet l'a rapporté dans un de ces 900 enregistrements, il nous parle de la fin de la guerre, de la prise de Berlin et de la reddition de l'Allemagne en abordant ce dernier volet par la recontre américano-russe de Turgäü :

"Nous sommes arrivés, la jonction était déjà faite. Déjà sur les bords de l'Elbe on avait installé des pontons et à chaque extrémité on avait placé des sentinelles. Je me rappelle entre autre que la sentinelle soviétique était une femme qui avait l'air assez redoutable et qui était armée jusqu'aux dents. Nous sommes restés quelques jours dans le secteur américain car excepté une pointe que nous avons pu pousser sur l'autre rive à l'invitation du général soviétique Jadov, nous n'avons pu franchir l'Elbe plus souvent. Si Churchill avait été là, il aurait déjà pu dire que le rideau de fer était tombé... C'est la première indication que j'ai eue que ça ne tournait pas rond entre les alliées d'hier et d'aujourd'hui. On se méfiait de nous, ça ne fait aucun doute. Par exemple, lors de cette invitation de Jadov, une invitation à déjeuner au Quartier-Général soviétique, il y avait des sentinelles à tous les mètres... Ce déjeuner reste d'ailleurs un souvenir mémorable. Imaginez-vous, à l'arrivée au château, nous avons été accueillis par des officiers en grand uniforme...nous étions en 'battledress' ...Nous sommes entrés et ne savions absolument pas ce qui allait se passer. On a d'abord servi un sherry, ce n'était que le début. Quelques minutes plus tard on a ouvert les grandes portes de la salle de bal du château. Les tables étaient dressées d'une façon magistrale. On a été assis en nous séparant les uns de autres. Là, il y avait des monceaux de victuailles qu'on nous a apporté sur des plateaux d'argent, probablement les plats du château...et croyez-le ou non, à chaque place, il y avait une bouteille de vodka, une bouteille de fine et une bouteille de champagne, du champagne russe bien sûr...et ensuite du vin rouge et blanc à volonté. Les 'santé' ont commencé...J'avais lu dans les ouvrages d'auteurs russes des descriptions de grandes boustifailles du temps des tsars et bien, j'ai eu l'impression ce jour-là que les temps n'avaient pas changés. Je me suis rendu à 28 'santé' et comme beaucoup d'autres, j'étais assez 'rétamé' ...Nous avons quitté l'endroit vers les six heures du soir. Encore un détail incroyable : durant ce repas, imaginez-vous qu'on ne pouvait même pas se rendre aux latrines sans qu'un soldat russe armé d'une bayonnette ne nous accompagne. Ce sont des souvenirs incroyables... Enfin, nous sommes partis et avons parcouru la trentaine de kilomètres qui nous séparaient de nos quartiers situés dans une petite ville qui se nommait Nomberg. Nous sommes arrivés à nos chambres et avons comparé nos impressions de la journée. Parlant avec Moore (Arthur), je lui dis que c'était malheureux que nous n'ayions point eu d'appareil d'enregistrement pour la circonstance. Ça aurait fait un enregistrement assez sensationnel!... Il me répliqua que j'en avait effectivement fait un avec un appareil emprunté au correspondant Edward Ward de la BBC. Je soulignai que c'était possible mais ne m'en rappelais point..."¹⁸ .

Nous avons ici un exemple d'une expérience vécue par notre interviewé qui très souvent lors de ces discussions, nous raconta à la manière des conteurs de chez nous, ses propres expériences. Gesticulant et ne manquant point de verve, il se livre à nous et tente de nous faire revivre ses propres mésaventures. Ce récit que vient de nous faire Marcel Ouimet est authentique puisque nous avons réussi à mettre la main sur ce précieux et mémorable enregistrement.¹⁹

Notre 7^e rencontre passa en revue la fin de la carrière radiophonique de Marcel Ouimet et le début de sa carrière comme administrateur à Radio-Canada. Ayant été le correspondant de la Société pour les grandes conférences internationales de l'après-guerre pour lesquelles il ne se cache pas de dire qu'elles furent plus souvent des occasions d'affrontement que des occasions de règlement des différends internationaux,²⁰ il termine sa carrière radiophonique par la couverture du

Congrès marial d'Ottawa en 1947. C'est la dernière fois que l'on peut l'entendre de façon constante sur les ondes de la radio d'État. Cette même année, on lui offre le poste de Directeur des Causeries et Affaires publiques, poste qu'il occupera jusqu'en 1953. De 1953 à 1959, il est Directeur adjoint aux Programmes de la radio et de la télévision française et anglaise. En 1959, il est nommé Directeur général de la radiodiffusion française jusqu'en 1968, moment où il deviendra Vice-président aux Programmes jusqu'en 1972 et Vice-président aux Programmes spéciaux de 1972 à 1975.

Nous avons interrompu l'historique de Radio-Canada en 1943, moment où Marcel Ouimet est remplacé au Service des nouvelles par Jean St-Georges. De cette date jusqu'en 1947, Radio-Canada s'agrandit. Nos septième et huitième entretiens retracent cette évolution et les changements opérés. Augmentant son personnel, introduisant les nouvelles techniques de diffusion et de reportage, Radio-Canada nous dit M. Ouimet, s'étend de jour en jour davantage. Mais cela ne se fait pas sans difficultés, notamment souligne-t-il, du point de vue de la programmation. Tandis que le réseau anglais fait de plus en plus appel aux productions américaines, le réseau français, toujours un peu laissé pour compte, ne pouvant trouver appui en France, se doit de faire appel aux ressources locales et ce dans tous les domaines. Nous parlant de l'ambiance et des conditions de travail au King's Hall et à l'Hôtel Ford, il passe en revue les conséquences de la venue de la télévision dans les moyens de communications dont principalement la restructuration de Radio-Canada en réseau français et anglais de télévision et de radio, son éparpillement des années '60 et son regroupement en la Maison de Radio-Canada en 1972. Sur ce dernier point, glissant un mot du regroupement et de la planification à la Maison de Radio-Canada, il conclut : "... les rumeurs veulent que l'on déménagerait maintenant Radio-Canada International et le personnel de la radiodiffusion de langue anglaise à l'ancienne maison de Radio-Canada (Hôtel Ford) car la Maison de Radio-Canada se trouverait déjà trop petite. A mon avis ce serait malheureux de faire preuve d'une ségrégation comme celle-là; c'est accepter le séparatisme avant le temps...si jamais le séparatisme devient réalité. Ça ne dénote pas de la part de ceux qui ont la responsabilité de la Maison actuellement une planification tellement efficace. Je ne devrais peut-être pas parler comme ça mais quand on est à sa retraite, on a toute faculté de dire ce que l'on pense..."21

Évidemment cette partie de nos entretiens nous révèle un Marcel Ouimet, avant tout administrateur d'une Société en plein essor; les rappels historiques qu'il nous propose sont moins colorés et plus empreints d'une justification des faits. Marcel Ouimet sera contraint de faire la part des choses et de composer avec les circonstances. D'une part tenter de faire 'passer' ses idées et d'autre part en faire fi devant les directives venant de ses supérieurs souvent guidés par les contingences financières. Ce sont ces impressions qui marquent davantage cet entretien. A propos de ces directives, il précise qu'elles n'ont pas toujours eu d'heureux résultats :

"...Si vous prenez l'exemple de Radio-Collège... Un jour M. Dunton (Davidson) me fait venir à son bureau d'Ottawa et me propose de transférer les émissions de Radio-Collège de l'après-midi en soirée. A première vue l'idée semblait bonne d'autant plus que l'on pourrait alors concurrencer à la radio le fort impact de la télévision. Mais, nous nous sommes très vite rendu compte qu'en soirée les gens n'étaient pas intéressés à écouter des émissions éducatives et l'on a ainsi perdu un vaste auditoire..."22

Lors de notre neuvième discussion, nous abordons notamment la grève de 1958-59. A ce sujet Marcel Ouimet essaiera de présenter les faits tels que lui les a vécus et entrevus :

"De véritable grève à Radio-Canada, je n'en ai connu qu'une : celle de 1958 qui a commencé le 29 décembre pour se terminer vers le 27 mars 1959. Ça a été une grève d'une virulence épouvantable. Quant aux raisons de la grève, je ne pense pas que c'était une question de salaire, ce fut plus une question d'idéologie qu'autre chose. C'était une révolte contre la direction et aussi une question de participation de l'employé à la planification et aux fonctions de Radio-Canada ... Moi-même, je n'ai pas assisté à la grève sinon de loin (Ottawa). En effet, des gens que je ne nommerai pas sont venus me voir, ces gens savaient que mes sympathies allaient dans une certaine mesure aux grévistes jusqu'à ce que ceux-ci passent dans l'exagération et passent de la protestation organisée et calme à la violence. C'est malheureux ce qui s'est produit... Vous savez, ce sont des choses auxquelles on ne s'attendrait pas de la part de gens éduqués et instruits mais les passions sont là tout de même... Moi, sans vouloir me donner du crédit dans cette affaire, j'avais vu venir cette grève dans une certaine mesure car en 1958 j'étais au courant que la direction de Montréal entre autre n'était pas très populaire auprès du personnel. En effet, durant ces années, Radio-Canada augmentant tellement son personnel, il fut impossible de mettre tout ce monde au courant des buts et principes que la Société avait toujours jalousement mis de l'avant. Étant donné qu'un manque d'information devenait évident sur cette question et étant donné qu'on ne voulait pas que la direction dirige, sur cette question de fond, l'écart se fit de plus en plus grand entre les cadres et les équipes de production. C'est une des raisons de la grève. Mais il est difficile de les connaître et surtout de les analyser froidement..."²³

M. Ouimet nous dira comment s'est terminée cette grève et quelles en furent les conséquences tant du point de vue structure de la Société que sur ses politiques de programmes et ses relations de travail.

Il analysera ensuite lors de nos deux derniers entretiens la politique et la position de Radio-Canada dans le contexte de la Révolution tranquille et des relations fédérales-provinciales des années '70 en passant évidemment en revue les principaux événements et personnages marquants. En terminant ces discussions, il nous laisse ses impressions personnelles sur l'ensemble de sa carrière :

"...(parlant de la réglementation au sein de Radio-Canada et de la diffusion) Je ne connais pas de société qui n'observe pas certains facteurs d'existence; autrement ce n'est pas possible de vivre en société. Je sais qu'au cours de ma carrière, j'ai déplu à des gens. Cependant, j'ai toujours essayé d'agir de la façon la plus juste possible et après avoir entendu les uns et les autres..."²⁴

Une brève analyse de ces interviews s'impose et nous allons l'aborder sous trois angles. D'un point de vue personnel, comme nous l'avons montré au début de cet article, cette expérience nous a permis non seulement d'approfondir nos connaissances historiques, mais également de mettre à jour, de présenter et possiblement de diffuser une façon de mener une interview d'histoire orale. Nous avons traité de la préparation la plus adéquate possible, de la mise en confiance;

notons qu'il est primordial également de tenir compte des personnalités et caractères individuels des personnes en cause dans un tel processus. Enfin, essayer de s'en tenir à un déroulement progressif où peu à peu les informations de tous genres apparaissent est un aspect de plus à considérer. Nous aurions pu évidemment prolonger chacune des interviews et en multiplier le nombre, mais nous avons senti à certains moments que l'information obtenue contenait des répétitions ou alors que l'interviewé ne pouvait étancher notre soif d'en connaître davantage. Cette expérience fut en définitive instructive et enrichissante bien qu'en cours de route, il nous fut parfois difficile de donner une structure homogène aux interviews. Il arriva aussi que les circonstances entourant leur déroulement et les états dans lesquels nous nous trouvions, amoindrirent un peu leur potentialité. Ce sont des contingences humaines qui entrèrent en jeu et nous n'avons point tenté de nous y soustraire; au contraire, nous avons composé avec elles.

Du point de vue des relations humaines, il nous a été très agréable d'échanger avec Marcel Ouimet même si nous n'étions du même avis. Notre communication fut simple et dénuée d'arrogance; un climat de confiance, d'honnêteté et de respect mutuel se maintenant tout au cours de nos discussions. En ce qui regarde Marcel Ouimet, il fut, nous croyons, très heureux de pouvoir nous livrer ses expériences. Bien que de temps en temps nous avoua-t-il, il se devait de taire certains noms ou certaines informations qu'il jugeait non pertinentes, et en cela nous lui avons laissé l'entière liberté de le faire, il s'est véritablement prêté 'au jeu de la question' étant bien conscient de concourir non seulement à établir la 'véracité des faits' mais aussi et sans arrière pensée, de laisser à la postérité un reflet bien personnel de cette époque.

Le troisième angle sous lequel nous voudrions aborder ces interviews est celui de l'histoire, de l'archivistique et de l'histoire orale. Nous avons créé un document original à partir de bases multiples et en faisant appel à la mémoire d'une personne. Quelle valeur un historien peut-il trouver dans un tel document? Peut-il se fier aux propos tenus? Comment utiliser une telle source? Nous ne devrions pas parler de la valeur qu'un historien peut trouver dans ce genre de document mais plutôt des multiples apports qu'offrent ces interviews. En effet, y remarque-t-on non seulement la mention des événements, leurs explications, leur déroulement, les acteurs qui les vécurent, les ambiances et les contextes, mais encore renferment-elles de nombreuses informations sur l'interviewé lui-même, sur sa façon de voir les choses. En outre, l'interviewé apparaît dans sa perception des divers éléments en cause, dans sa perspicacité et sa participation à l'événement. Enfin, le contexte entourant l'enregistrement même des interviews peut être perçu. Comme nous le voyons les informations ne manquent pas.

A la deuxième question, nous reviendrons à ce qui est l'essence même de la science historique c'est-à-dire la reconstitution du passé à partir de sources diverses et leur confrontation. La comparaison des sources (sonores, orales, manuscrites et visuelles) et la reconstitution du passé qui en découle sont l'apanage de l'historien. Dans ce sens, les interviews, tout en demeurant des documents originaux (donc pouvant être utilisés comme tel) sont en même temps des sources parallèles et complémentaires à l'histoire, notamment, de la radio-diffusion au Canada. Étant donné le sujet traité, il peut sembler à prime abord que ces interviews ne puissent servir qu'aux histoires de la radio au Canada et de Radio-Canada. Détrompons-nous, car elles se rapportent tout autant à l'histoire de la guerre qu'à celle de l'Outaouais. De plus, peuvent-elles être utilisées en recherche, pour de subséquentes émissions radiophoniques ou encore à des fins pédagogiques.

En ce qui regarde l'archivistique, la discipline consistant en la collecte, la mise en ordre et la diffusion des documents historiques, ces interviews viennent, comme nous l'avons souligné dans nos références, s'ajouter à d'autres sources de même nature et à des média différents afin d'offrir au chercheur le plus d'éléments possible pour circonscrire et reconstituer l'histoire.

Quant à notre apport à l'histoire orale au Canada, à ce mouvement qui prend de plus en plus d'ampleur, nous souhaitons évidemment avoir mis en pratique ses techniques mais aussi et surtout avoir pu éclairer par une analyse encore incomplète les processus et les mécanismes humains qui la sous-tendent.

En conclusion, nous n'avions point l'intention de faire une analyse intégrale du contenu de ces interviews. Ce travail reste à faire. Ce que nous avons voulu démontrer est qu'une telle expérience peut contribuer largement à la connaissance de nous-mêmes, de notre histoire et de notre milieu. L'avenir est à notre avis, ouvert à ces expériences.

RÉFÉRENCES

- 1) Powley A.E., Broadcast from the Front, Hakkert, Toronto, 1975, 189p.
- 2) Nous venions en effet de terminer l'écoute et le catalogage des Reportages de guerre de la Société Radio-Canada déposés au Service des archives sonores des Archives publiques du Canada.
- 3) Les périodiques : Radio (1944-56), Radio-TV (1957-62), Radio-Monde, La semaine à Radio-Canada (1963-64), Ici Radio-Canada (1965-73); Les ouvrages :
 - La documentation française, Les voix de la liberté : ici Londres, 1940-44, 5 vol, Paris, 1975;
 - Stewart, S., A Pictural History of Radio in Canada, Gage Publishing Ltd., Toronto, 1975;
 - Stacey, C.P., Six années de guerre, l'armée canadienne au Canada, en Grande-Bretagne et dans le Pacifique, Ministère de la Défense nationale, Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1966;
 - Stacey, C.P., La campagne de la Victoire : Nord-ouest de l'Europe, Ministère de la Défense nationale, Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1960;
 - Nicholson, G.W.L., Les Canadiens en Italie : 1943-45, Ministère de la Défense nationale, Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1960;
 - Weir, Austin, The Struggle for National Broadcasting in Canada, McClelland and Stewart Ltd., Toronto/Montréal, 1965;
 - Institut canadien d'Éducation des adultes, la radio-diffusion au Canada depuis ses origines jusqu'à nos jours, I.C.E.A., cahier d'information et de documentation no 16-17, Montréal, 1964.

- 4) Archives publiques du Canada, Service des archives sonores, fonds Marcel Ouimet, interview de Marcel Ouimet par Jean-Paul Moreau, le 25 octobre 1976.
- 5) Ibid, le 1er novembre 1976
- 6) Ibid, le 1er novembre 1976
- 7) Ibid, le 1er novembre 1976
- 8) Ibid, le 1er novembre 1976
- 9) Ibid, le 1er novembre 1976
- 10) Le Droit, cahier Arts et Lettres, le 12 novembre 1977
- 11) Archives publiques du Canada, op. cit., le 3 novembre 1976
- 12) Archives publiques du Canada, Service des archives sonores, fonds Radio-Canada, Reportages de guerre, le 3 septembre 1943
- 13) Archives publiques du Canada, op. cit., le 3 novembre 1976
- 14) Ibid, le 3 novembre 1976
- 15) Ibid, le 12 novembre 1976
- 16) Ibid, le 16 novembre 1976
- 17) Voir les ouvrages des C.P. Stacey et G.W.L. Nicholson cités au n° 3 de nos références.
- 18) Ibid, le 18 novembre 1976
- 19) Archives publiques du Canada, Service des archives sonores, Fonds Radio-Canada, émission Jour de la Victoire animée par René Lévesque, le 8 mai 1955
- 20) Archives publiques du Canada, op. cit., le 23 novembre 1976
- 21) Ibid, le 25 novembre 1976
- 22) Ibid, le 30 novembre 1976
- 23) Ibid, le 12 janvier 1977
- 24) Ibid, le 12 janvier 1977